

Bonjour amis,

Votre vieux camarade (soixante treize ans aux prunes) a conservé quelques souvenirs très vifs de la vie au "Saint-Es" à une époque difficile. Le Collège, sortant en effet de la guerre, venait de redémarrer dans les locaux situés rue des Jacobins, à Beauvais, locaux jadis dévolus, avant guerre,

au grand séminaire et à une école dite "du Sacré-Cœur". Ses propres locaux s'étaient, en effet, effondrés sous les bombes allemandes, lors des grands bombardements allemands de 1940 qui rasèrent pratiquement la ville de Beauvais, incendiée et détruite à plus de 90%. Il faut dire que Beauvais était une ville fort ancienne. Tout le cœur de ville datait de la période médiévale et était constitué de superbes maisons "en encorbellement" dont les murs en poutres de bois et torchis n'étaient pas faits pour résister aux torpilles incendiaires. On a dit que le haut-commandement allemand avait volontairement visé et détruit Beauvais pour venger la destruction d'une vieille cité allemande pendant la guerre de 14-18. Je vous livre ceci sans avoir pu trouver ni preuve ni contradiction formelle. C'est juste une rumeur tenace qui court!...

Les photos qui figurent dans vos archives vous donneront une idée précise de l'étendue des destructions. Rien n'était plus debout à l'exception de la Cathédrale Saint-Pierre qui avait pourtant pris douze bombes ou torpilles..., l'église Saint-Etienne et les ruines de Sainte-Angadrême, église qui était inconnue de beaucoup car elle avait été, à la suite d'un changement de son statut, noyée depuis longtemps dans des bâtisses à usage d'habitation (on la voit sur votre photo juste à côté de la Cathédrale Saint-Pierre).

Mais revenons à notre Saint-Es! Donc il avait bien fallu redémarrer et c'était dans ces susdits locaux de la rue des Jacobins, mis à disposition par l'évêché, que tout allait recommencer.

Car, pour nous, le Saint-Es c'était en effet l'esprit, mais c'était bien aussi un peu les lieux (et l'horrible casquette obligatoire à visière de galalithe noire...). Vous trouverez en annexe un schéma très mal dessiné, si, si... qui vous permettra de vous faire une idée sommaire de cette version urbaine du "Collège du Saint-Esprit", comme on le désignait à l'époque.

Imaginez deux grands et hauts bâtiments parallèles, occupant chacun l'un des grands côtés d'une assez grande cour de mâchefèr tassé (bonjour les genoux couronnés!), rectangulaire, au centre de laquelle régnait un des multiples terrains de basket, le seul sport officiellement prôné au Saint-Es.

J'étais externe. J'entrais donc au Collège par le porche percé dans le petit côté nord de cette cour. A côté de ce porche il y avait mon étude, l'étude dite "des externes" et l'oratoire, chapelle mouchoir de poche où nos braves pères disaient leur messe quotidienne dès potron-minet, supérieur en tête, lorsqu'ils ne pouvaient pas disposer d'un des autels de la grande chapelle. Il était fort bien vu de proposer d'aller servir ces messes basses. On pouvait quelques fois y gagner... des indulgences professorales!

Le côté ouest de la cour était occupé par l'un des deux hauts bâtiments. Celui là était fort ancien et comprenait le réfectoire occupant tout le rez-de-chaussée. Vous le verrez bien sur la photo dite justement "le réfectoire". A droite sous le grand crucifix, la table des profs et des pions qui mangeaient en surveillant le troupeau de fauves affamés qui dans un brouhaha à rendre sourd un sonneur de cloches dévoraient tout ce qu'on leur donnait, y compris les saucisses au soja (une horreur, mais quand on a faim!...) qui étaient réputées équivaloir aux saucisses américaines dont nos jeunes modernes font leurs délices chez Mc Dermott's, Mc Dougal's ou Mc Donald's. Les plus attentifs d'entre vous verront sur la photo, au fond à droite, un espèce de mur en planches sur lequel à hauteur des yeux un rayonnage portait "les caissons" (son cadenas en bronze ou en laiton posait son homme!). Ces boîtes-réserve personnelle étaient pleines de bonnes choses: beurre, sucre, sel et poivre, fromage, saucissons, pâtés ou rillettes et autres gâteries que les tendres mamans agricultrices

("Ah, mon vieux! ma mère elle est sévère, la vache!..."-- Oui! Mais son mari est en camp de prisonnier et elle mène toute seule l'exploitation familiale) que les tendres mamans, donc, n'oubliaient pas de glisser dans les mains de leurs rejetons à chaque visite hebdomadaire lorsque le fiston ne rentrait pas chez lui. Ces compléments alimentaires bien gras ou bien sucrés avaient l'accord tacite de la Direction qui savait bien que ce petit luxe rendait la vie bien plus facile à tout le monde, car, finalement, les enfants mutualisaient souvent les contenus de caissons, ce qui amenait de la variété dans le régime alimentaire de tous. On avait deux minutes au début de chaque repas pour prendre les caissons, et deux minutes à la fin pour les ranger sur les rayons. C'est grâce à des punitions que j'ai connu le bonheur de l'accès aux caissons.

« -- Lambey! Je vous ai vu lancer cette boulette : interdiction de rentrer chez vous à midi, vous mangerez avec les internes et après vous me ferez une heure de colle et me copierez du Xénophon! »

Xénophon, du texte grec! La barbel!... Mais le repas avec les internes, j'avais déjà vécu ça une fois; c'était la fête! j'étais accueilli comme un noble visiteur par des châtelains se mettant en quatre grâce aux fameux caissons pour faire la nique au Préfet de discipline!...

Souvenirs, souvenirs!...

Au dessus du réfectoire un immense dortoir occupait, lui aussi, toute la surface de la bâtisse, puis au dernier étage, mansardé, un petit complément de dortoir et l'infirmierie prenaient place sous une magnifique et très haute charpente en carène de vaisseau, véritable chef-d'œuvre de menuiserie. Mais bonjour la banquise, lors des longues nuits d'hiver que les jeunes internes devaient passer dans ces lieux sous des couvertures qui, depuis la guerre toute proche, n'avaient pas encore appris à épaissir !... Quant aux énormes poêles à charbon, censés rendre en plein hiver la température supportable, même rouges vif parce que poussés à leurs extrêmes limites, ils étaient... notoirement insuffisants !

*

* *

L'autre grand bâtiment, à l'est de la cour, était à lui tout seul le centre de nos activités. C'est lui qui est visible sur la photo de 1947 intitulée "cour intérieure - Juin 1947. Son rez-de-chaussée comportait deux enfilades parallèles et mitoyennes, l'une avec les salles de classe, dont les fenêtres ouvraient à l'ouest sur la première cour déjà mentionnée, et l'autre avec trois grandes salles d'étude visibles sur la photo. Celle dites "des petits" (à gauche), "des moyens" (au centre) et "des grands" (à droite) avec toutes leurs fenêtres donnant, à l'est, sur la "cour intérieure" où nous reviendrons tout à l'heure.

Les salles de classe, bien allongées les unes derrière les autres, avec la chaire du professeur (une haute marche de bois, voire deux), les bancs et tables de classe, et au fond la porte donnant sur la classe suivante, identique, avec chaire, bancs, tables et porte ouvrant sur la suite, etc... J'ai encore dans l'oreille, car j'en faisais partie, la cataracte de claquements de galoches à semelles de bois à l'entrée dans chaque classe des cohortes d'élèves riant, chahutant, hurlant, se battant, ou à leur sortie à chaque début ou fin de matinée ou d'après midi. Car devant la difficulté d'organiser ce pandémonium la préfecture des études avait choisi... de changer, lorsque c'était possible, les profs de classe à chaque heure plutôt que les élèves qui, eux, en l'absence de récréation, restaient dans ce cas à leur place. Ah, évidemment... lorsqu'il y avait récréation avec sortie vers les cours idoines, on n'y coupait pas : bonjour la galopade sonore!...

Pour les études le principe était le même : haute chaire (trois marches cette fois, la salle étant

bien plus vaste), bancs-pupîtres du genre à casiers personnels munis de couvercles à charnières qu'on soulevait et posait sur sa tête pour prendre quelque chose, mais aussi pour des conversations discrètes et clandestines entre voisins! Ces casiers étaient attribués pour l'année à chaque élève fréquentant l'étude, c'est à dire tous les internes et quelques externes dont je faisais partie (sans grand enthousiasme, car l'étude durait jusqu'à 19h...). On ouvrait et refermait la case en soulevant le couvercle quelques fois utilisés comme claquoir lors de chahuts (rares, si, si, je vous jure...!)

-- Lambey ! vous me ferez jeudi une heure de colle pour avoir claqué votre pupitre !

-- Mais, Monsieur, ce n'est pas de ma faute, on m'a poussé...

-- Lambey ! deux heures de colle !...

-- Bien Monsieur !

Ah, ces couvercles de pupitres! Mais ils étaient fort utiles aussi pour abriter les envois anonymes de boulettes de papier mâché modèle simple ou modèle luxe, ces dernières étant munies d'une petite poupée en papier découpé fort esthétique attachée ... au véhicule par un bout de fil à coudre. Le propulseur en élastique de chaussette était d'ailleurs l'objet d'une forte demande de la part des internes. Certains externes ont découvert grâce à cet article mercier des vocations commerciales qui les ont menés fort loin !... Bien entendu, en début d'année, la première heure de séjour à sa place d'étude tout juste allouée était l'occasion pour chaque nouvel attributaire d'une case de vérifier si les deux pitons et le cadenas de rigueur pourraient être mis en place sans trop titiller l'attention du pion...

Moment redoutable ou délicieux (plus rare) c'est dans l'étude des grands qu'avait lieu le samedi la lecture des notes hebdomadaires des élèves par le Supérieur, lecture émaillée de commentaires propres à faire gonfler l'égo des meilleurs ou à pousser les moins bons vers les trous de souris!... Comme les moyens venaient, pour la circonstance, se tasser avec les grands sur les bancs de leur étude, il ne manquait pas de témoins à leurs gloires ou à leurs infortunes...

Et bien sûr, au fond de l'étude la porte donnant sur l'étude suivante....

Au dessus de ce rez-de-chaussée consacré au remplissage des cervelles, il y avait un entresol entièrement dévolu au vestiaire de rangement des paquetages des internes dans des armoires (cadenassées, ai-je besoin de le préciser?).

Au deuxième étage du bâtiment il y avait toutes les chambres-bureaux des professeurs. On y était convoqué assez rarement pour le plaisir, plus souvent pour se faire admonester!... Et au milieu du long couloir desservant les chambres, il y avait celle de Louis, chanoine Nehr, personnage fort redouté... qui a longtemps prétendu «que je pouvais mieux faire!...» ce qui était désastreux pour mon budget d'argent de poche, déjà fort maigre car, paraît-il, il me fallait à tout prix "apprendre la valeur des choses"!...

Passons!...

Comme annoncé, penchons-nous sur la cour intérieure, sensiblement plus grande que la cour du réfectoire. On l'appelait aussi "grande cour" ou "cour des jeux" car on y jouait à des grands jeux collectifs type jeu de barres, jeux de drapeaux, jeu de béret, balle au prisonnier, etc... sans oublier l'inévitable basket !... Le bâtiment principal des classes et études la bordait à l'ouest, et à l'est elle était limitée par le mur du fond du "grand préau" dont l'ouverture centrale, béante, nous avalait pour nous abriter des intempéries ou pour nous permettre de jouer confortablement aux "galets".

Notons que le bâtiment perpendiculaire à gauche de la photo était hors-limites du Collège. Il hébergeait les séminaristes qui se perfectionnaient dans l'apprentissage de ce qui allait occuper ultérieurement leur existence. C'est depuis la cour intérieure que j'ai vu pour la première fois ce

spectacle étonnant des séminaristes groupés par petits paquets de six ou huit dont une moitié faisait face à l'autre pour la lecture en commun à haute voix du bréviaire, mais en marchant à vive allure, trois ou quatre en marche arrière face au quatre autres en marche avant; et au bout de l'allée, hop, ils inversaient le sens sans changer de place relative. Bien sûr le grands (philos, sciences-ex) avaient vite pris la manie de copier ça le plus sérieusement du monde mais ce n'était pas pour prier, plutôt pour se raconter à grands rires des histoires salaces, des plaisanteries de garçons de bain ou des histoires suisses ou belges!... Des saints d'un côté des diables de l'autre, marmonnait le concierge!...

C'est aussi dans cette grande cour que l'abbé Espérandieu (sic!) nous enseigna à dessiner l'ossature en lattes puis à bâtir des kayaks avec la toile d'avion que nous allions récupérer sur les planeurs américains cassés à l'atterrissage le jour "J" et abandonnés en bout d'une piste sur l'aérodrome de Beauvais-Tillé. C'était un abbé genre "scout-toujours" et le premier prêtre que je n'ai jamais vu porter sur sa soutane autre chose qu'une solide et large ceinture de cuir. Il l'appelait plaisamment sa sous-ventrière!... Quel homme!

Le préau donnait sur un grand parc arboré très apprécié à la belle saison. Vous en avez aussi la photo dite tout simplement "le Parc". On y voit bien la large ouverture de communication qui s'ouvre sur la grande cour. Les jeux de galets étaient de part et d'autre de cette ouverture.

Incidente pour ceux qui ignorent ce qu'était le jeu de galets. Il faut imaginer une longue piste de bois (4 mètres environ, largeur 80 cms), fort épaisse et bien polie et souvent passée à la bougie pour être plus glissante. Elle était munie de deux bords et terminée à chaque extrémité par une "caisse". Le but du jeu était de lancer depuis l'une des extrémités, des palets qui devaient glisser le plus près possible du bord de l'autre caisse, en éjectant les galets de l'adversaire. Des points récompensaient les vainqueurs. Bien sûr, ces galets devaient à tout prix être abrités de toute chute de pluie qui les aurait déformés, d'où leur présence sous le préau.

("Jeu de galets", sur Internet montre un petit galet.)

Dans le parc, on jouait aussi "au couteau". Jeu de territoire très prenant où je me défendais bien, mais il y avait bien meilleur que moi... En tous cas j'y ai cassé au moins une douzaine d'Opinel...

On y voit aussi, sur la photo du parc, à gauche, le baraquement où étaient logés en cas de coup de tampon des classes supplémentaires à horaires dispersés, mais je ne suis pas sûr de mes souvenirs sur ce point.

On ne voit pas la porcherie qui était à l'opposé à droite sur la photo. On y élevait pourtant de fort beaux cochons avec les eaux de vaisselle et les déchets de cuisine (rien ne se perd mais... bœurk!). Périodiquement on tuait le cochon et c'était une attraction fort appréciée. Une occasion rêvée pour les imitateurs de s'entraîner au cri du porc qu'on égorge... Ensuite, pour les pensionnaires, c'était fête avec saucisses, boudin, charcuteries diverses et variées. Elles disparaissaient hélas très vite dans trois cent cinquante ventres.... N'oublions pas qu'en ces années d'immédiat après guerre on avait presque aussi faim que pendant la guerre où les allemands raflaient toute la boustifaille... Moi, j'étais externe, je n'avais pas droit au boudin aux oignons... mais ma chère Maman se débrouillait fort bien pour négocier ferme avec les fournisseurs du "marché noir"...

Voilà une partie de ce qui remonte à ma mémoire lorsque je regarde ces photos... Mais il y a aussi des souvenirs plus personnels d'amitié ou de franche hostilité avec certaines des "chères têtes blondes" des photos, mais là, on rentre dans le domaine privé...

Si certains d'entre vous peuvent et veulent bien préciser mon évocation, qu'ils le fassent, je les lirai avec attention et grand plaisir. Quant aux inexactitudes de mes souvenirs, l'âge venant et

Alzheimer se précipitant sans doute vers ma pauvre cervelle, je réclame toute votre indulgence...

Amicalement

Bernard Lambey

(Gigean - 11 août 2007)

Il me revient le nom de l'architecte qui a construit le bâtiment du Collège que vous connaissez, à l'époque où nous étions encore tous rue des Jacobins. Il s'appelait monsieur Lassus. C'était un homme extrêmement sympathique, fort aimable avec les camarades de ses enfants. Il est décédé au début des travaux, laissant une famille comprenant deux garçons, tous deux élèves au St-Es. Hubert était dans la même classe que moi et Dominique Lassus était un peu plus jeune. Il avaient une soeur de nos âges, Brigitte, qui me faisait très forte impression...! Je dois à Hubert tout ce que je sais sur ses deux passions de garçon de treize ans: la spéléologie (avec les fameuses lampes à carbure) et les chauves-souris, pipistrelles, rhinolophes et autres murines que nous prenions en main pour les caresser, avec leur poil d'une douceur surprenante et l'extraordinaire velouté de leurs ailes membraneuses. Nous passions des après-midi entiers dans la grotte (artificielle) de Saint-Martin le Noeud, qui était en réalité la carrière d'où furent extraites les pierres de construction de la Cathédrale et de l'église Saint-Etienne. Il me paraît juste de rendre hommage quelque part à ce Monsieur Lassus, (dont vous pouvez sans doute retrouver le prénom dans vos archives), pour avoir dessiné le St-Es et fait un fils prénommé Hubert que j'ai hélas perdu de vue.

Cordialement

Bernard Lambey